

CINEMA

Il faut sauver le soldat Achille

Hollywood a chaussé ses sandales pour aller revisiter l'Antiquité du côté d'Homère.

La bonne nouvelle d'abord: Non, Wolfgang Petersen ne fait pas parler ses acteurs dans la langue de l'époque. Plutôt que sur un semblant d'authenticité, le réalisateur allemand mise sur le spectaculaire.

Dans son adaptation très libre de l'Illiade d'Homère (rebaptisée "Troy"), tous les acteurs parlent anglais. Ils articulent parfaitement, même lorsqu'ils ont la poitrine transpercée par des flèches brûlantes. Heureusement, Achille et compagnie passent beaucoup plus de temps à se battre qu'à se parler. "Troy" est avant tout un film sur la guerre, sur ce qui la déclenche et sur ses conséquences. Quand les Grecs s'élancent sur la plage devant Troie, on s'attend en effet à tout moment à voir surgir Tom Hanks en route pour aller sauver le soldat Ryan. La référence à Spielberg est évidente, aussi bien d'un point de vue visuel que d'un point de vue moral: En gros, on pourrait résumer le message comme suit: "La guerre, c'est moche, mais on n'a pas trouvé mieux pour faire des héros." Wolfgang Petersen excelle par conséquent surtout dans la mise en scène des combats entre Brad Pitt (Achille) et Eric Bana (Hector de Troie), à tel point que l'on oublie même de se demander comment, au milieu d'une meute de 5.000 guer-

riers, ces deux-là finissent toujours par se rencontrer.

Cela doit sans doute être la faute des dieux et déesses ... Faux, puisque l'Olympe n'a pas été invité à la fête. Le scénariste David Benioff (pourtant auteur de l'excellent "25 hours" de Spike Lee) les a rayés de son adaptation dès le début. La guerre de Troie est désormais une affaire bien humaine et voilà ce qui rend l'intrigue beaucoup moins efficace. Lorsque le roi de Troie Priam condamne définitivement sa ville, en commettant l'erreur de se fier aveuglement aux augures, sa décision semble peu compréhensible. Tout au long du film, ce sont les hommes qui prennent leurs décisions par orgueil ou par soif de vengeance et les dieux font figure de véritable "deus ex machina" que le scénario invoque lorsqu'il peine à justifier les actes des personnages.

Et il peine souvent, puisque les acteurs se sentent visiblement à côté de leurs sandales. Brad Pitt, qui incarne Achille le rebelle, est mal à l'aise dans ses tuniques brodées. La même chose vaut pour le couple Hélène et Paris (Diane Kruger et Orlando Bloom), assez pâle: leur passion n'a pas les proportions épiques qui justifieraient le dénouement tragique.

La Warner Brothers s'était pourtant réjouie d'avoir pu engager un réalisateur européen pour adapter un des projets les plus ambitieux à traîner dans les tiroirs des boîtes de production. La compagnie a dépensé la modeste somme de 200 millions de dollars (ce qui fait de

"Troy" le film le plus cher jamais réalisé) dans l'espoir de pouvoir suivre le mouvement du "Gladiator" de Ridley Scott. Les affinités classiques de Petersen n'auront pas suffi, puisque "Troy" patauge pendant 165 minutes sans trop savoir quel combat mener. Même l'attitude envers la guerre (et

on ne peut parler de guerre sans penser à celle dans laquelle l'Amérique est engagée actuellement) reste floue: Wolfgang Petersen la dépeint comme un exercice vain et violent, mais il en impute la responsabilité aux rois avides de pouvoir et clôt sur une glorification du sacrifice des soldats. Comme le cheval de Troie, "Troy" ne tient pas vraiment ses promesses.

Claudine Muno



N'y avait-il pas des Grecs à l'intérieur de ce cheval? Wolfgang Petersen signe une adaptation spectaculaire mais superficielle de l'Illiade. (photo: PR.)



Pour les amateurs de jazz, le printemps est très musical: avec Cassandra Wilson les organisateurs du festival ont réussi à inviter une des plus grandes voix du jazz d'aujourd'hui. (photo: PR.)

CONCERT

Back to basics

Les chanteuses de jazz se suivent et ne se ressemblent pas. Après la diva Dianne Reeves, ce sera au tour de la sobre vocaliste Cassandra Wilson de fouler une scène luxembourgeoise. Ce vendredi 21 mai à l'Atelier.

(jitz) - La programmation luxueuse et sagace de la présente édition du festival du Printemps musical, avec ses quatre vedettes du jazz en têtes d'affiche, compense bien le déficit d'un grand festival de jazz au Luxembourg. A côté de concerts faciles d'accès comme ceux de "Tower of Power" et de Dianne Reeves, qui se sont joués à guichets fermés, on avait aussi programmé le duo virtuose et épuré du vibraphoniste Gary Burton et du pianiste Makoto Ozone. Pour clore la série, le sextette de Cassandra Wilson, qui échappe à toute tentative de catégorisation, sera à l'affiche de l'Atelier le 21 mai.

Cassandra Wilson se distingue de l'abondance des gazouilleuses de jazz en vogue actuellement par son timbre grave, sa maîtrise rythmique impressionnante qui lui permet d'alanguir les tempi au maximum, et sa faculté d'intégrer une panoplie d'influences musicales dans son discours.

Cette diversité n'étonne guère si l'on connaît le parcours sinueux de la chanteuse. Elle a traversé toutes les strates de la musique des

années 80, goûtant aussi bien aux musiques commerciales qu'au jazz, au funk, au rap et au rhythm'n'blues, d'où son style inclassable actuel qui touche un public élargi. Fille d'un bassiste de jazz, elle s'essaie d'abord dans sa ville natale de Jackson dans le Mississippi comme chanteuse-guitariste de blues et de folk. A New York, elle intègre le collectif M-Base, un groupement de musiciens d'avant-garde relevant de la culture noire populaire. C'est au sein de ce mouvement respectueux de la "Great Black Music" que Cassandra Wilson émerge réellement en affinant sa personnalité et rendant un dernier hommage au jazz pur.

Dans son programme actuel, les standards sont remplacés par des reprises de chanteurs pas très jazz comme Bob Dylan, Muddy Waters, Sting ou Willie Nelson. Elle flirte donc ouvertement avec la musique pop qu'elle interprète en y adjoignant sa propre griffe. Avec son dernier CD "Glamoured", elle achève son parcours: le choix des titres reste encore et toujours surprenant, mais elle délaisse le son purement jazz au profit

d'une bonne ration de blues, revenant ainsi à ses racines du sud.

Sur scène au Luxembourg, Cassandra Wilson sera en tout cas entourée par de vrais musiciens de jazz, dont deux compères de sa période "underground", le contrebassiste Lonnie Plaxico et le percussionniste Jeff Haynes. Terri Lynn Carrington, une des seules batteuses sur le circuit, vaudra à elle seule le déplacement. Moins pour la rareté de voir et d'entendre une femme manipuler tambours et cymbales, mais surtout parce que le style de TLC défie les clichés. Son toucher est des plus dynamiques, et elle excelle plutôt dans le groove poussant et puissant que dans l'accompagnement discret et filigrane. Un guitariste, Brandon Ross ainsi qu'un harmoniciste, Grégoire Maret, souligneront les timbres blues de Cassandra Wilson.

Ceux qui rechignent devant la prétendue complexité du jazz pourront donc y goûter à petites bouchées lors de ce concert et les puristes trouveront leur plaisir s'ils ne sont pas devenus imperméables aux choses essentielles.